

## Étranger dans sa ville

Thomas Gunzig

J'ai toujours aimé les rues vides. Quand j'étais un enfant, pour des raisons trop longues à expliquer ici, des raisons qui m'obligeraient à critiquer de manière virulente le système scolaire, les psychologues, l'institution du mariage et l'autorité parentale, quand j'étais un enfant, donc, on m'avait inscrit dans une école qui se trouvait très loin de ma maison. Pour ne pas être en retard (les cours commençaient à 8h10), je devais partir très tôt de chez moi et marcher une demi-heure jusqu'à l'arrêt de bus qui devait lui-même encore rouler près d'une heure. Par conséquent, quand je sortais de chez moi, c'était à ces étranges qui ne sont ni celles de la nuit ni celles du jour. J'étais le seul humain dans la ville : ceux qui vivaient la nuit venaient de rentrer et ceux qui vivaient le jour n'étaient pas encore sortis.

Je marchais dans une atmosphère qui était toujours froide, même lorsque c'était le printemps, il ne ferait chaud qu'une fois le soleil levé. Des chats m'observaient depuis des soupiriaux, c'était comme si je les dérangeais dans un moment qui leur appartenait, c'était comme si je ne devais pas être là, j'étais un intrus, un importun, une erreur. Parfois, comme un flash, j'apercevais la silhouette rousse d'un renard filant au milieu de poubelles éventrées, parfois, à la fin de l'hiver, j'entendais chanter les premiers oiseaux, bizarrement leur chant me rendait triste, peut-être parce qu'il annonçait la venue du jour et avec lui la fin de ce moment étrange, bizarre, inquiétant, leur chant préfigurant le jour annonçait la fin d'un monde qui tenait plus du rêve, le début de ce qu'il convient d'appeler « la réalité », avec ses soucis, ses tracas, ses obligations, son agitation.

Je crois que c'est à ce moment, sur ce chemin vers l'école à un âge où j'étais de moins en moins un enfant, que j'ai commencé à détester le réel : sa dureté, sa trivialité, son prosaïsme, son incapacité à proposer autre chose

qu'elle-même, son caractère d'épreuve permanente, son indifférence pour ne pas dire son hostilité aux profondeurs bizarres de l'esprit dans lesquelles j'aimais me laisser sombrer. « La réalité, c'est quand on se cogne », disait Lacan en mettant des mots sur la sensation trouble qui était née en moi durant cette longue marche dans des rues vides. Je n'ai jamais aimé me cogner. J'ai toujours détesté la douleur du réveil qui ressemble au choc d'un os contre du marbre.

Le premier confinement était arrivé sans qu'on s'y attende, quelques jours plus tôt, personne ne croyait qu'une telle chose puisse être possible. Quand il était arrivé, personne n'avait pris la mesure de ce que cette épidémie allait signifier en termes de coût humain ni que les années qui allaient suivre seraient marquées par une angoisse aussi profonde qu'inédite. Nous nous étions réveillés un matin avec cette nouvelle : il était défendu de sortir de chez soi, pour une durée indéterminée, la ville était interdite à ses habitants. Ça avait été comme si, brusquement, les événements avaient forcé la réalité à changer de nature : elle devenait un objet nouveau, inattendu, inimaginable, parce que jamais imaginé.

En réalité, il était encore possible de sortir, mais les conditions étaient strictes. La police arrêtait les gens dans la rue pour qu'ils justifient leur présence : des courses de première nécessité, venir en aide à un proche, appartenir à un service d'urgence...

Quand à mon tour j'étais sorti, j'avais découvert cette ville nouvelle, cette ville qui semblait sortie d'une altération du réel, une ville qui semblait plus à une ville imaginée qu'à une ville ayant une existence véritable. J'avais aimé ça. J'étais revenu dans le monde de mon enfance, sur ce chemin de nuit où, le temps d'un trajet entre une maison et un autobus, j'étais dans un lieu où l'homme était une exception, une singularité, une anomalie.

Je profitais de mes courses pour me promener un peu. C'était interdit et cette interdiction donnait à cette promenade l'allure d'un crime. Il ne fallait pas être pris, je rasais les murs, je tenais bien en évidence mon petit sac en plastique chargé des achats censés justifier ma présence dans la rue. Je m'étais d'ailleurs fait contrôler, une fois, par un policier qui semblait s'en foutre. Ça m'avait donné confiance et j'avais profité de cette confiance pour me promener plus longuement.

Interdites et désertées, les rues étaient pleines de tout le reste : la lumière était différente, elle s'écoulait autour de moi, sans obstacle, pareille à un ruisseau de haute montagne, l'air était différent, nettoyé de ses poussières, rincé de ses particules, débarrassé de ses salissures il semblait remis à neuf, on lui découvrait une transparence qui n'existe que dans la haute atmosphère et le vacarme urbain n'était plus qu'un ronronnement lointain, celui d'un grand animal qui s'est endormi après une épuisante promenade.

La ville du confinement était à la fois exactement la même et totalement une autre. Nous étions dépaysés dans notre pays, hors-sol sur notre sol, des touristes de notre propre monde découvrant avec étonnement que ce que l'on croyait connaître nous était en réalité inconnu. C'était comme lorsque, dans un vieux couple, l'un découvre que l'autre avait une seconde vie, secrète, mystérieuse et jusque-là inaccessible.

Et puis, plus tard, le réel avait fini par faire ce qu'il fait toujours, par faire ce qu'il fait de mieux, par faire la seule chose qu'il sache faire, il était revenu, sans tact et sans douceur, avec sa pure et insupportable et paradoxalement rassurante brutalité.

Et la ville est redevenue la ville.

Et la vie est redevenue la vie.













